

Évangile et biographie

« Il nous reste à parler des documents qui, se présentant comme des biographies du fondateur du christianisme, doivent naturellement tenir la place dans une vie de Jésus¹. »

Ainsi commence la très fameuse *Vie de Jésus* d'Ernest Renan qui présente la *doxa* de son époque, laquelle n'est pas très loin de représenter celle de la nôtre. Dans les manuels, les articles historiques ou même les colloques sur le genre biographique, on lit souvent, sans préparation, que les évangiles sont des biographies de Jésus, et même qu'ils seraient comme le germe de toutes les biographies qui suivent. Que penser de cette affirmation et peut-on clairement classer les évangiles dans le genre biographique ? Après une première partie où l'on montrera les évidentes parentés avec le genre biographique, on se demandera si l'on peut aussi facilement identifier évangiles et biographies et s'il ne faut pas plutôt postuler une création *sui generis*.

I. UN VAGUE AIR DE RESEMBLANCE

Par « évangiles », on désigne les quatre évangiles canoniques (Marc, Matthieu, Luc, et Jean), des textes écrits entre 70 et 100 et très vite reconnus comme des écrits ayant un statut particulier au sein du système intellectuel chrétien. À leur lecture, il est légitime de se dire qu'ils présentent des ressemblances assez claires avec ce que nous considérerions comme des biographies et même avec beaucoup de βίαι ou de *vitae* antiques². En effet, les évangiles sont des narrations, qui ont un unique héros, Jésus fils de Joseph le charpentier. Luc fait un récit d'enfance, et Marc et Jean commencent *in medias res*. Or, la vie d'Evagoras d'Isocrate ou celle d'Agésilas par Xénophon s'étendent longuement sur l'éducation et les jeunes années de leur héros, tandis que la vie d'Atticus de Cornelius Nepos, passe l'essentiel de son traité sur les guerres civiles et sur sa mort. Leur dimension est moyenne, comme 90 % des biographies antiques, et ils emploient la prose narrative. Au sein de cette narration, le récit de la mort est particulièrement important. Comme dans d'autres biographies antiques, on alterne entre du récit, des bons mots et de longs discours – *story, saying, speech*, comme le disent les Anglo-saxons. Les déplacements et les lieux sont toujours précisés ainsi que le temps et même l'heure de la journée. Comme dans de nombreuses βίαι, la chronologie est serrée, on se focalise sur les passages importants, concentrés à la fin de la vie.

Encore plus caractéristiques, on découvre un certain nombre de τοποι qui semblent propre au genre biographique. On insiste souvent sur les ancêtres : de même que Luc et Matthieu fournissent une ample généalogie de Jésus, Xénophon félicite Agésilas pour son ascendance royale lacédémonienne, Tacite mentionne les ancêtres d'Agricola, et Suétone fait ses délices des complexes généalogies des julio-claudiens. La naissance est parfois relatée, comme dans la vie d'Apollonios de Thyane. Les récits d'enfance sont souvent très populaires, comme cette histoire que raconte Plutarque à propos de l'enfant Caton, tenu à l'aplomb d'une fenêtre pour montrer son courage. Bien entendu, les hauts faits retiennent longuement les biographes et, comme dans les récits de la Passion, la mort sert souvent de clôture pour la vie. La mort d'Agricola est relatée par Tacite, celle de Caton est bien entendu essentielle pour prouver sa vertu, Suétone, qui manifeste toujours un vif intérêt pour les *ultima verba* des Empereurs rappelle qu'un prêtreur aurait vu Auguste monter au ciel après sa crémation, et évidemment, Philostrate rappelle qu'il n'a jamais vu le tombeau d'Apollonios de Thyane.

Enfin, on peut assez facilement retrouver les mêmes intentions dans les biographies que dans les évangiles. Faire mémoire semble le plus évident. Mais on retrouve surtout des intentions encomiastiques (qu'un Isocrate, par exemple, avoue clairement au chap. 8 de sa vie d'Evagoras) et paradigmatiques. La vie du héros sert d'*exemplum* : Xénophon parle de παραδείγμα tandis que Plutarque exhorte ses lecteurs à la μίμησης. Des intentions idéologiques ne sont jamais absentes non plus, comme dans les évangiles : chez Isocrate et Xénophon, on plaide pour l'esprit de l'hellénisme, chez Tacite on défend ceux qui ont fait leur carrière sous Domitien, empereur d'une nouvelle ère pour Rome.

1. Ernest RENAN, *Vie de Jésus*, Paris, Michel Lévy, 1863, p. xiv.

2. Richard A. BURRIDGE, *What Are the Gospels. A Comparison with graeco-roman Biography*, Grand Rapids, Eerdmans, 2^e éd., 2004.

Mais à quel genre de biographie est-on confronté dans les évangiles ? Renan, quelques pages après le passage que l'on vient de citer, s'interroge :

Ce ne sont ni des biographies à la façon de Suétone, ni de légendes fictives à la manière de Philostrate : ce sont des biographies légendaires. Je le rapprocherais volontiers des légendes des saints, des Vies de Plotin, de Proclus, et d'autres récits du même genre où la vérité historique et l'intention de présenter des modèles de vertu se combinent à des degrés divers. L'inexactitude, qui est un des traits de toute composition populaire, est partout présente³.

Le mot est lâché : les évangiles sont des récits légendaires, de simples fictions, qui n'ont rien à voir avec les ouvrages des historiens que Renan considère quelques pages auparavant comme « sérieux » à l'instar de Tacite ou de Flavius Josèphe. D'emblée, l'évangile répond aux préjugés d'une époque, à ses hiérarchies. L'histoire positiviste, depuis Ranke, s'est trouvé des modèles en Hérodote, Thucydide et Tite-Live et les évangélistes font les frais de cette classification.

Cette distinction entre bons et mauvais historiens est d'ailleurs clairement mise en lumière par l'article séminal de Wotaw, datant de 1915, que l'on voit encore cité⁴. Pour lui, on peut distinguer entre les « biographies historiques » (*historical biographies*) qui font de l'histoire « exacte » (*accurate history*) et les « biographies populaires » (*popular biographies*) qui présentent des *memorabilia* déconnectées du réel (*disconnected memorabilia*). Parmi ces historiens de seconde zone, on peut citer les βίοι de Socrate par Xénophon – on évite soigneusement le grand Platon – d'Apollonius de Thyane par Philostrate et d'Épictète par Arrien. Cette distinction se retrouve d'ailleurs dans la *Formgeschichte* allemande, qui reprend les préjugés d'un Willamowitz-Moellendorf qui survalorise les auteurs « classiques » comme Platon, en dévalorisant les auteurs plus obscurs. Quelques années auparavant, Adolf Deißmann avait, au terme d'une étude lexicographique poussée, prétendu que les évangiles sont une collection d'écrits issus d'une communauté populaire (Deißmann parlait de paysans, d'artisans, de soldats, d'esclaves et de mères de familles)⁵. Karl Schmidt, dans le recueil d'hommage à Gunkel, énonce la *doxa* sur laquelle, bien souvent, on vit encore⁶. Schmidt reprend deux distinctions fondatrices de l'école allemande. La première vient de Dibelius⁷ et énonçait que les évangiles sont de la *Kleinliteratur* c'est-à-dire de la littérature populaire que l'on ne saurait confondre avec la *Hochliteratur* qui forme l'ensemble des œuvres vraiment littéraires dans lesquels se manifeste une véritable intention de l'auteur. La seconde est empruntée à Wendland⁸ qui affirmait que la biographie gréco-romaine dépendait de la personnalité de l'auteur et de ses intentions, tandis que le processus de collation de différentes traditions propre aux évangiles interdit cette assimilation. En d'autres termes, alors que l'on peut voir la différence entre le Socrate de Xénophon – un homme vertueux dont la mort signe la fin de la démocratie, ce qui était bien en phase avec les idées du conservateur Xénophon – et celui de Platon – un homme qui défend son mode de vie dans l'*Apologie*, affirme sa fidélité à la cité dans le *Criton* et fait de sa mort un *exemplum* dans le *Phédon* –, on ne peut pas discerner d'intentions particulières chez les évangélistes. Schmidt réhabilite Philostrate, à qui il attribue des intentions, mais rejette les évangiles dans le *folklore*, en les assimilant aux traditions sur le Docteur Faustus, sur François d'Assise ou sur le Grand Magid hassidique. Bultmann donnait le coup d'arrêt de toute assimilation dans son livre fondateur *Die Geschichte der synoptischen Tradition*⁹ dans un raisonnement en trois points : 1° les évangiles sont de la *Kleinliteratur* car ils réalisent la compilation entre un kérygme d'origine hellénistique et d'une série de traditions et de légendes cultuelles ; 2° le manque de technique de cette union trahit l'absence de personnalité d'auteur ; 3° cette création est *sui generis* au christianisme et toute comparaison avec la littérature grecque est nulle et non avenue.

Dans cette déclaration de principe on voit bien tous les préjugés de l'époque : la volonté de sortir les évangiles de l'histoire (la fameuse « démythologisation » de Bultmann), le primat des intentions de l'auteur qui conduit à refuser tout *authorship* aux évangiles, l'influence des folkloristes allemands, qui insistent sur la littérature populaire. Nous sommes bien dans du protestantisme libéral allemand d'entre-deux-guerres, imprégné d'hégélianisme et de mépris bourgeois.

Le consensus ne pouvait pas résister aux années 1950. La prise en compte du Tiers-Monde et le tournant ethnologique ne pouvait faire tenir longtemps les analyses folkloriques : il n'existe pas de littérature populaire, proclame le temps, et les évangiles ne sauraient être jugés à l'aune de Platon. De même une certaine influence du marxisme en littérature questionnait l'existence de l'auteur au profit du texte : si les auteurs sont méconnus, au moins peut-on s'intéresser à la structure des textes, qui, eux, manifestent des compositions propres. Marc provient plutôt d'un milieu hellénistique populaire, Matthieu d'un milieu judéo-chrétien, Jean, quant à lui, est le témoignage d'un groupe élitiste marqué par une christologie haute.

Aussi propose-t-on bravement de nouvelles comparaisons. Moses Hadad et Morton Smith affirmèrent que les évangiles sont bien des biographies qui reprennent des arétologies, ces biographies spirituelles de maîtres de sagesse (comme Apollonius de Thyane, encore une fois réquisitionné) qui ne répugnent pas au miraculeux¹⁰. James Robinson fait le parallèle

3. Ernest RENAN, *op. cit.*, p. xlv.

4. C. W. WOTAW, « The Gospel and Contemporary Biographies », *American Journal of Theology* 19, 1915, p. 45-73 & 217-249.

5. Adolf DEISSMANN, *Licht vom Osten*, Tübingen, Siebeck-Mohr, 4^e éd., 1923, p. 8.

6. Karl SCHMIDT, « Die Stellung der Evangelien in der allgemeinen Literaturgeschichte », in HANS SCHMIDT (éd.) *Εὐχαισθησιον. Studien zur Religion und Literatur*, FS H. Gunkel, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1923, p. 50-134.

7. Martin DIBELIUS, *Die Formgeschichte des Evangeliums*, 1921, Tübingen, Mohr-Siebeck, 2^e éd., 1933, p. 1-2.

8. P. WENDLAND, *Die urchristlichen Literaturformen*, Tübingen, Mohr-Siebeck, 1912, 2^e éd., p. 266sqq.

9. Rudolf BULTMANN, *Die Geschichte der synoptischen Tradition*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, FRLANT 29, 1921.

10. Moses HADAD et Morton SMITH, *Heroes and Gods: Spiritual Biographies in Antiquity*, London, Routledge/Paul Kegan, 1965.

avec les biographies d'un « homme divin », le *Θεός ἀνὴρ*, qui mélange récits d'intronisation divine, récits de miracles, discours¹¹. Hélas, le beau consensus ne résista pas une décennie, mis à mal par une nouvelle idéologie, inspirée de la critique générique, nouvellement établie. L'arétologie n'existe pas ou alors, c'est un genre tardif qui s'inspire largement des évangiles. De même, cette idée de *Θεός ἀνὴρ* ne se retrouve pas dans les textes, ou alors dans des écrits qui eux aussi s'inspirent du christianisme¹².

III. L'ÉVANGILE EST-IL UNE BIOGRAPHIE ?

Que retenir de cette histoire de la recherche ? Deux choses. La première est que la filiation avec les genres hellénistiques semble assez fragile : jusqu'à présent, les tentatives ont échoué de fournir une filiation grecque. La seconde est que ces recherches révèlent plus la compréhension que les commentateurs ont des évangiles qu'une véritable connaissance sur les évangiles. En partant de Renan, cherchant à déshistoriciser Jésus, en passant par Bultmann, renvoyant les évangiles à une mauvaise synthèse folklorique, jusqu'aux commentateurs des années 1970, inventant des genres inédits, c'est toute l'histoire de l'interprétation littéraire qui défile sous nos yeux.

Pour autant, faut-il tout condamner ? Il est certain que l'on peut retenir de Renan l'idée que les évangiles ne prétendent pas à faire de l'histoire à la Renan. Ils ne visent pas une objectivité, réelle ou plus probablement supposée. Ce sont avant tout des écrits théologiques mettant en récit une compréhension particulière du Jésus historique. De Bultmann, il convient aussi de retenir l'importance du kérygme dans les évangiles : ce sont des écrits produits par une foi, qui entendent définir une compréhension de Dieu et, partant, de l'homme. Jésus Christ est le Fils de Dieu et le Messie : telle est la *visée* des évangiles. Enfin, des tentatives modernes de trouver une filiation hellénistique, il faut retenir l'importante production de ces siècles autour de notre ère qui inventent, combinent et engendrent de nouveaux genres comme le roman grec, la lettre philosophique, le récit de vie.

Tous ces éléments nous convainquent d'une chose : le genre évangélique est un *hapax*. S'il faut lui trouver une filiation, ce serait certainement du côté juif qu'il faudrait la chercher. Dans les écrits bibliques, on trouve déjà une ébauche de ce mixte de narration, d'enseignements et de signes : le cycle d'Élisée présente ainsi un excellent exemple de ces biographies théologiques¹³. Le genre est d'ailleurs poursuivi dans les écrits intertestamentaires : le *Testament de Moïse*¹⁴ ressemble encore davantage à nos évangiles et les exemples fourmillent de biographies d'« hommes justes » qui vivent sous le regard de Dieu. Comme l'a montré Dieter Lührmann¹⁵, ces portraits proviennent souvent de Sg 2, 12-20. De même, on peut faire une comparaison avec le *midrash*, cette explication du texte à partir d'éléments historiques et légendaires. Les évangiles sont des lectionnaires, qui devaient être lus dans un contexte cultuel et qui présentent parfois leur propre commentaire¹⁶. Toutefois aucune filiation directe ne peut être établie : le *midrash* n'était pas destiné à être écrit et, surtout, la place suréminente du rabbi est inédite¹⁷. C'est que les évangiles ont été produits dans un contexte nouveau : le rabbi est le Fils de Dieu et le Messie. Il n'est donc pas un homme ordinaire dont on pourrait faire la biographie.

D'ailleurs, si le genre évangélique a certainement servi de modèle à toute une série d'écrits chrétiens – à l'instar des vies de saints – mais aussi à toute la littérature occidentale¹⁸, il est certain qu'il n'eût pas de postérité claire. Même les soi-disant « évangiles » apocryphes ne présentent pas les mêmes caractéristiques que les évangiles canoniques. Il n'existe aucun texte clairement identique. Les plus célèbres d'entre eux comme le *Protévangile de Jacques* ou l'*Évangile du Pseudo-Matthieu* ne font que le récit miraculeux de l'Enfance de Jésus, en brochant sur les éléments canoniques. Les « évangiles » gnostiques (comme celui de Thomas, Philippe ou de Marie) ne sont en réalité qu'une série de discours sans narration. Quant à l'*Évangile de Barthélémy* ou celui de Pierre, ils narrent la Descente aux Enfers, ce qui ne fait pas habituellement partie des biographies.

L'évangile, genre qui entretient un certain lien avec la biographie, qui a certainement plus d'acointances avec le judaïsme qu'avec l'hellénisme, est bien le produit *sui generis* d'une époque particulière, celle du christianisme encore enfant. Il répond aux besoins de l'époque : conserver les paroles et les écrits du Seigneur alors que la parousie semble prendre du retard, dans un contexte liturgique¹⁹. Il repose sur une théologie très particulière difficilement transposable. Jésus est le Verbe de Dieu, il est à la fois parole de Dieu dans ses discours que dans ses actions²⁰. Cela nous oriente alors sur une autre

11. James M. ROBINSON, *Trajectories through Early Christianity*, Philadelphia, Fortress, 1971.

12. H. C. KEE, « Aretology and the Gospel », *Journal of Biblical Literature* 92, 1973, p. 402-422. E. V. GALLAGHER, *Divine Man or Magician*, Missoula, Scholars Press, SBLDS 64, 1982, p. 173-180.

13. Raymond E. BROWN, « Jesus and Elisha », *Perspective* 12, 1977, p. 85-104.

14. Meredith G. KLINE, « The Old Testament Origin of the Gospel Genre », *Westminster Theological Journal* 38, 1975, p. 1-27.

15. Dieter LÜHRMANN, « Biographie des Gerechten als Evangelium », *Wort und Dienst*, 1977, p. 23-50.

16. Michael GOULDER, *Midrash and Lection in Matthew*, London, SPCK, 1974.

17. Philipp S. ALEXANDER, « Rabbinic Judaism and The New Testament », *Zeitschrift für die neutestamentlichen Wissenschaft* 74, 1983, p. 237-246. ID. « Midrash and the Gospel » in C. M. Tuckett (éd.), *Synoptic Studies. The Ampleforth Conferences of 1982, 1983*, Sheffield, JSOT Press, JNTSS 7, 1984, p. 1-18.

18. C'est la thèse du grand livre de Frye : Northrop FRYE, *Le Grand Code, la Bible et la littérature*, Paris, Seuil, 1984.

19. Richard BURRIDGE, « About People, by People, for People : Gospel Genre and Audiences » in Richard Bauckham (éd.), *The Gospels for All Christians. Rethinking the Gospel Audiences*, Grand Rapids, Eerdmans, 1998, p. 116.

20. Notre conclusion reprend beaucoup de celles de Lawrence WILLS, *The Quest for the Historical Gospel*, New York, London, Routledge, 1997.

question, sans doute bien plus nouvelle que celle de la définition du genre évangélique. Nous savons que dans l'Antiquité le genre littéraire remplissait une fonction normative, en fixant les prérequis de style et de référence aux anciens (philosophes et dramaturges grecs²¹). Pour être reconnu comme littéraire, il fallait obligatoire s'y plier, faute de quoi on avait peu de chance de convaincre un lectorat cultivé. Or les évangiles ne passent pas sous ces fourches caudines. D'emblée, ils entendent donc sortir du système littéraire, afin d'avoir une autre visée ; ils entendent trancher sur tout ce qui s'était écrit jusqu'alors afin de fonder un nouveau mode d'expression.

21. Robert GUELICH, « The Gospel Genre », *Das Evangelium und die Evangelien. Vorträge vom Tübinger Symposium*, Tübingen, Mohr, 1983 p. 182. Robert HURLEY, « Le genre « évangile » en fonction des effets produits par la mise en intrigue de Jésus », *Laval théologique et philosophique* 58, 2002, p. 243-257